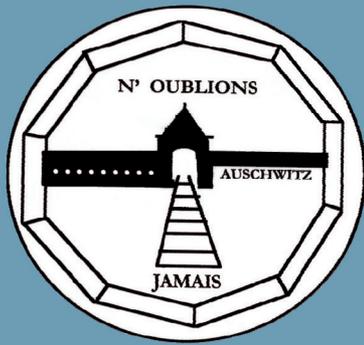


Mémoire Vive



L'éditorial de *Colette Zederman*

Le ghetto de Varsovie

En 1939, il y avait 380 000 Juifs à Varsovie, soit 29 % de la population ; Le ghetto de Varsovie fut créé en novembre 1940. Y furent enfermés plus de 400 000 Juifs venant de divers pays européens.

Le ghetto d'environ 300 hectares est fermé par un mur d'enceinte. Le Judenrat, contrôlé par la Gestapo, gère le camp. En mai 1941, 439 000 Juifs sont enfermés. 50 000 meurent de famine, de maladie, d'épuisement au travail.

Les camps de la mort ouvrent : en 1941 à Chelmno, en 1942, à Belzec, Sobibor, Majdanek, Treblinka, Auschwitz.

Du 22 juillet au 12 septembre 1942, le Judenrat devait présenter un quota de Juifs inutiles par jour sur l'Umschlagplatz : 310 332 habitants sont déportés et gazés, pour la plupart à Treblinka.

Le ghetto devient le petit ghetto constitué d'îlots isolés avec des travailleurs, esclaves pour l'industrie allemande. Il compte officiellement 36 000 Juifs et 20 000 à 25 000 clandestins.

En juillet 1942, les organisations se

regroupent pour lutter et créent l'OJC (Organisation Juive de Combat) avec à sa tête Mordechai Anielewicz, âgé de 23 ans.

En janvier, du 18 au 21, ont lieu les premiers combats car les Allemands veulent reprendre les déportations ; 6 502 Juifs sont saisis, 1 000 tués.

Le 18 avril 1943 sont affichés des placards avec l'appel de Mordechai Anielewicz « Nous allons à la mort il ne s'agit plus de reculer. Nous périrons pour l'honneur, pour l'Histoire ».

Le 19 avril, les SS décident de liquider le ghetto. Ils procèdent à des incendies systématiques, font sauter les égouts. Les forces en présence sont disproportionnées : 56 000 Juifs sont tués sur place ou déportés ; ceux qui réussissent à s'échapper rejoignent d'autres combats. Jusqu'au 16 mai les Juifs résistent, les Allemands font sauter la grande synagogue. Le général SS Jürgen Stroop écrit à Himmler : « Il n'y a plus de quartier juif à Varsovie ».

Que ce soit à Varsovie ou dans d'autres ghettos et camps, les révoltes ont toujours été préparées. La particularité du ghetto de Varsovie, c'est

qu'il s'agit d'un soulèvement parce que toute la population y a participé. De plus, ce soulèvement continue d'être commémoré comme symbole de la résistance héroïque des Juifs.

***YTSKHOK KATZENELSON** a été enfermé au ghetto et a fini déporté à Auschwitz. Il a écrit **le Chant du peuple juif assassiné** dont voici quelques extraits :*

*Des renégats et graines de renégats,
bottes luisantes aux pieds.
Sur la tête la casquette avec l'étoile de David en guise de croix gammée.
Et dans leur bouche une langue étrangère écorchée, des mots vulgaires et grossiers.
Ceux-là nous ont chassés hors de nos demeures, jetés à bas des escaliers.
Et la machine s'est mise en marche.
Dix mille par jour, dix mille Juifs en une journée.
Cela n'a pas duré, oh, pas longtemps, on est vite passé à quinze mille raflés...
La ville aux Juifs—Varsovie ! La ville clôturée, emmurée, la ville-piège sous mes yeux s'est rétrécie, s'est réduite à néant, a fondu comme neige.*

*Nous tous, nous le savions, le poisson dans l'eau comme l'oiseau sur le toit.
Les autres autour de nous, tous : on nous assassine ! On nous extermine !
Et sans aucun pourquoi ! Tu peux y aller ! C'est une affaire conclue et résolue :*

*Il faut le liquider, le peuple juif,
l'anéantir tout entier, du plus grand au plus petit.*



COMMÉMORATION DE LA LIBÉRATION DES CAMPS

DISCOURS DE MONSIEUR BENJAMIN ORENSTEIN

PRÉSIDENT DE L'AMICALE D'AUSCHWITZ-BIRKENAU DU DÉPARTEMENT DU RHÔNE



Comme chaque dernier dimanche de janvier, nous sommes réunis en ce haut lieu de la Résistance lyonnaise pour commémorer avec éclat le 68ème anniversaire de la libération des camps d'Auschwitz et de Haute Silésie.

68 ans ont passé, et chaque jour de ma longue existence je me pose la question, comment puis-je encore être un homme debout après Auschwitz ?

Comment puis-je encore vivre, penser, aimer, après ce que j'ai vu là-bas ?

Comment puis-je encore inlassablement raviver le souvenir de ceux qui ont laissé leur vie dans ces usines de la mort ?

Peut-être apporterai-je un semblant de réponse en vous rappelant ces quelques mots qu'écrivait Imre Kertesz, Prix Nobel 2002, Juif hongrois, qui fut comme moi, déporté à Auschwitz.

« Dans l'Holocauste, j'ai découvert la condition humaine, le terminus d'une grande aventure où les Européens sont arrivés au bout de deux mille ans de culture et de morale. A présent il faut réfléchir au moyen d'aller plus loin ».

Mais comment aller plus loin ? Cette interrogation m'a hanté jusqu'au procès Barbie.

Je ne pouvais rester sans voix, amnésique sur mon histoire, faisant suite à la grande amnésie des Nations.

Car, vous le savez sûrement dès 1942, les gouvernements alliés possédaient toutes les informations sur les persécutions et l'assassinat des Juifs.

La question du non bombardement des camps par les Alliés reste toujours posée.

Nul ne peut dire aujourd'hui combien de malheureux auraient été sauvés, mais cette action aurait permis à des milliers d'entre eux de ne pas être acheminés vers le lieu de leur martyre.

Mais les Alliés ne voulaient pas sacrifier du matériel

de guerre pour sauver des Juifs qui, disaient-ils, ne seront sauvés que par la chute d'Hitler.

Nous avons payé un lourd tribut à cette façon de lire l'Histoire, Histoire qui jamais ne sera pour nous synonyme de passé.

L'histoire de notre souffrance est toujours notre présent, c'est la seule raison qui me fait, encore aujourd'hui, me dresser devant vous en accusateur indigné.

Parodiant Zola, je pourrai faire une liste interminable de « j'accuse ».

J'accuse les Alliés d'avoir sciemment ignoré le massacre des Juifs, Roosevelt craignant que l'on puisse lui reprocher de mener une guerre pour les Juifs.

J'accuse les Polonais d'avoir sciemment oublié, pendant des décennies que la majorité des victimes polonaises étaient juives.

J'accuse les Ukrainiens d'avoir volontairement fermé les yeux sur les massacres perpétrés pendant la « Shoah par balles » et d'avoir, encore ces jours derniers, une telle aversion contre les Juifs, qu'ils viennent d'élire « Homme de l'année » le chef du parti antisémite Svoboda.

Et plus près de nous, j'accuse les Autorités de notre pays de glisser rapidement sur des faits qui relèvent de l'antisémitisme mais que l'on qualifie pudiquement d'incivilités.

Comment qualifier le fait qu'une enseignante du Sud de la France se fasse insulter sur ses origines et sur laquelle on jette une bouteille d'acide ? incivilité ?

Comment qualifier les actes isolés violents en milieu scolaire souvent inspirés par la tuerie de Toulouse ? incivilité ?

Sur les huit premiers mois de l'année 2012, plus de 400 plaintes ont été déposées dans les Commissariats ou les Gendarmeries.

Que deviennent ces plaintes ? Avec moi, vous qui m'écoutez ce matin interrogez-vous, interrogez vos Politiques.

La phrase que j'exècre « plus jamais ça », toujours prononcée et toujours démentie par les faits, restera-t-elle longtemps le leitmotiv de ceux qui laissent faire ?

L'Etat ne doit pas se complaire de propos compassionnels, il faut que dans tous les cas les coupables soient punis. Lorsqu'il y a 68 ans, mes camarades et moi retrouvâmes la liberté, aucun d'entre nous voyant le Régime nazi mordant la poussière, ne pouvait imaginer qu'un jour des propos comme les miens seraient à nouveau d'actualité.

Nous étions des cadavres ambulants et pourtant nous étions gonflés d'espoir, les survivants sont aujourd'hui dans un tout autre ordre d'esprit ; ils ont peur ...

Ils ont peur de ce renouveau d'un nouvel antisémitisme violent qui n'est pas porté par la vieille droite mais plutôt par la frange bien pensante d'une gauche

D'AUSCHWITZ ET DE HAUTE SILÉSIE LE 27 JANVIER 2013



extrême qui mélange les genres.

Ce n'est certainement pas politiquement correct d'avoir de tels propos, mais mon passé et mon parcours me permettent de les tenir.

Moi aussi, Chers amis, j'ai peur, lorsqu'on a connu, comme moi, les prémices de la solution finale, on peut trouver beaucoup de similitudes dans certains discours.

Je ne voudrais pas jouer les Cassandra, mais Hitler lui-même, devant un auditoire tout à sa dévotion disait le 8 novembre 1942 « on s'est toujours moqué de mes prophéties. De tous ceux qui riaient alors, beaucoup ne rient plus. Et ceux qui rient encore cesseront peut-être de le faire d'ici peu ».

Transposez cela, à notre

époque, dans la bouche de certains dirigeants siégeant à l'O.N.U, et vous verrez qu'il n'est plus le temps d'en rire.

Mais cette peur qui souvent m'étreint, je veux la transformer en mise en garde pour les jeunes générations.

Avec l'Amicale d'Auschwitz du Département du Rhône que j'ai l'honneur de présider, avec le Conseil général, avec le Mémorial de la Shoah, j'accompagne chaque année des centaines d'étudiants, de lycéens et de collégiens dans cette clairière parsemée des cendres de millions de Juifs, qu'est Birkenau.

Je reçois des dizaines de lettres émouvantes de beaucoup de ces jeunes participants à ces voyages. Dans ma mémoire, et dans ce ciel obscurci par de noirs nuages, elles sont comme de fugaces clartés qui me permettent de trouver en moi le courage de continuer mon combat contre l'oubli.

Merci pour votre attention.

EXTRAITS DU DISCOURS DE M. JEAN-LOUIS TOURAINE *Premier Adjoint au Maire de Lyon*

Comme chaque année nous célébrons avec émotion et recueillement l'anniversaire de la libération des Camps d'Auschwitz-Birkenau et de Haute Silésie.

Nous le faisons aussi avec le sens de la responsabilité qui est la nôtre : transmettre le message de la vigilance permanente contre l'inhumanité, contre la cruauté envers les humains, contre le révisionnisme et la falsification de l'histoire.

L'an dernier, j'ai rappelé ici même les conditions dans lesquelles Hitler et le parti nazi avaient pris le pouvoir. J'ai évoqué ensuite les camps d'extermination et leur libération par l'armée rouge confrontée alors à des visions d'horreur difficilement descriptibles.

Je voudrais cette année apporter le témoignage d'une déportée Madame Charlotte DELBO, Secrétaire de Louis JOUVET, résistante comme son mari, Georges DUDACH lequel a été fusillé au Mont Valérien le 23 mai 1942. Charlotte DELBO est déportée le 24 janvier 1943. Elle connaît comme Benjamin ORENSTEIN, l'horreur du camp d'Auschwitz-Birkenau puis est envoyée au Commando de Raisko avant d'être transférée à Ravensbrück d'où elle sera libérée en avril 1945. Elle écrit alors « Aucun de nous ne reviendra » qu'elle ne publiera qu'en 1965.

Monsieur TOURAINE cite des extraits de l'ouvrage de Charlotte DELBO...

Il nous faut pourtant aussi penser à la période actuelle.

A cet égard, je voudrais ajouter ma voix à celle de Benjamin ORENSTEIN, afin de dénoncer tous les propos et actes antisémites malheureusement nombreux aujourd'hui dans beaucoup de pays.

En prenant prétexte des conflits au niveau des territoires israélo-palestiniens, des groupes extrémistes tentent de jeter une intolérable confusion entre les événements horribles des années 30 à 45 et des faits totalement incomparables, dans leur inspiration comme dans leur développement, au cours des années récentes. C'est ce qui a été désigné sous le nom de « retournement de la Shoah ». Nous devons le combattre avec la même vigueur que celle employée à établir l'authenticité des faits historiques du XX^e siècle.

De notre énergie, de notre victoire dans le rétablissement de la Justice et de la Vérité, dépendent l'abrogation de l'antisémitisme et, au bout du compte, la dignité de l'humanité tout entière.

COMMÉMORATION DE LA RAFLE DE

EXTRAITS DU DISCOURS DE M^{me} NICOLE BORNSTEIN PRÉSIDENTE DU CRIF RHÔNE-ALPES

Jour après jour, l'horloge tourne... mais on ne tourne pas la page !

Nous voilà aujourd'hui à nouveau réunis, jeunes et moins jeunes, proches et moins proches de cette déchirure de notre histoire, personnalités ou simples citoyens pour nous souvenir, ensemble, 70 ans après, de cette terrible journée du 9 février 1943 qui a vu 86 personnes arrêtées pour être conduites « d'où on ne revient pas », simplement parce que nées juives.

Depuis de nombreuses années, sous l'impulsion de Jules Zederman ancien résistant, infatigable militant, la tradition était de se réunir, chaque début février devant le n°12 de la rue Ste Catherine pour qu'ils ne soient pas oubliés. En 1995 Gilles Buna, alors maire du 1^{er} arrondissement a transformé ce rassemblement en une vraie cérémonie républicaine en présence de personnalités et citoyens lyonnais soucieux de voir perdurer dans la mémoire de leur ville et de leurs enfants le souvenir de ce moment tragique de leur histoire.

A l'heure où peu à peu s'éteignent les témoins de cette sinistre époque, à l'heure où l'on ressent l'urgence de la transmission, ces initiatives sont sans conteste le plus sûr garant du passage de témoin.

Car c'est maintenant, 70 ans après que se pose de façon aiguë le problème du passage de la mémoire et de sa transcription dans l'histoire.

Il y a d'abord eu après-guerre, cette longue période de silence, trop souvent attribuée aux bouches closes des rescapés plutôt qu'à la surdité de la société environnante. Puis ces bouches se sont peu à peu entrouvertes et les mots se sont libérés dans les livres, les films, les familles, les procès, la société en général.

« Nuit et brouillard », le livre d'Anne Frank, le retentissant procès Eichmann, les recherches et la détermination de Serge et Beate Klarsfeld, le film Shoah de Claude Lanzmann, le livre de Paxton sur la France de Vichy ont progressivement ouvert les yeux de tous, jusqu'à trouver un aboutissement dans les déclarations de J. Chirac et tout récemment F. Hollande.

Plus nombreux sont aujourd'hui les lieux de mémoire, les musées et monuments qui témoignent, rendent incontestables les faits, permettent de se recueillir, d'apprendre, de transmettre, de réfléchir et faire réfléchir pour que plus jamais ça ! Ainsi tout récemment a été inauguré le camp des Milles, et le Mémorial de Drancy visité dernièrement par plus de 30 Imams de France.

La ville de Lyon en est aussi la parfaite illustration.

Il y a urgence, urgence à dire haut et fort que le devoir de mémoire tel que nous l'entendons n'est pas de la victimologie.



Bien sûr, nous ne voulons pas que les victimes tombent dans l'oubli, mais pour nous, le devoir de mémoire, c'est aussi rappeler qu'en face des bourreaux de la Gestapo et des complices de Vichy, dans cette époque sombre, il y avait des lumières.

Citons par exemple ici à Lyon le groupe de l'Amitié Chrétienne soutenu par le Cardinal Gerlier.

N'oublions jamais le sauvetage des enfants juifs du camp de Vénissieux si bien rapporté par Valérie Perthuis Portheret.

N'oublions jamais l'Abbé Glasberg, le Révérent Père Chaillet, Jean Marie Sautou, le pasteur Boegner, la CIMADE et bien d'autres...

N'oublions jamais le Général Robert de Saint Vincent, qui au sommet de la hiérarchie militaire, gouverneur de Lyon, fut renvoyé de son poste pour avoir refusé très fermement à Laval la mise à disposition de ses troupes pour participer à la déportation des juifs lors des rafles d'août 42. C'est cela le devoir de mémoire. C'est sortir de l'oubli de l'histoire les victimes réduites en cendres à Auschwitz et les héros dont la vie est trop souvent résumée en quelques lignes dans des livres d'histoire à l'adresse de spécialistes.

Cette année, cela fera 70 ans en juillet, quelques mois seulement après qu'on ait tenté d'anéantir ici, rue Sainte Catherine, ce petit noyau de résistance qu'était l'UGIF, qu'est né à Villeurbanne, dans la clandestinité le « comité général de défense juive » devenu en 1944 le « Conseil Représentatif des israélites de France », ancêtre du CRIF.

A l'époque, son premier objectif était le sauvetage des Juifs réfugiés en France. Aujourd'hui, les missions du CRIF, tant au plan national que régional restent majeures : celles de lutter contre le racisme et l'antisémitisme et d'assurer la permanence de la mémoire.

LA RUE SAINTE CATHERINE LE 10 FÉVRIER 2013

EXTRAITS DU DISCOURS DE Mme NATHALIE PERRIN-GILBERT MAIRE DU 1^{ER} ARRONDISSEMENT DE LYON

Je souhaite remercier chacun d'entre vous d'être là ce matin pour honorer, comme chaque année au mois de février, la mémoire de celles et ceux qui ont été piégés et raflés, ici, au numéro 12 de la rue Sainte Catherine, le 9 février 1943.

9 février 1943 – 10 février 2013. Il y a soixante dix ans, presque jour pour jour, cet immeuble devant lequel nous sommes réunis ce matin fut investi sur ordre de Klaus Barbie. Dès lors, chaque homme, chaque femme, qui montait les escaliers de cet immeuble s'est retrouvé face à face... avec la Gestapo.

Imaginons la surprise, mais bien plus l'épouvante, l'effroi, ressentis par ces hommes et ces femmes quand ils constataient, un par un, qu'ils étaient pris au piège; et ce alors qu'ils venaient précisément rechercher dans les locaux du comité lyonnais de l'UGIF, l'Union Générale des Israélites de France, aide, réconfort et soutien. Laissons, à notre tour, notre sang se glacer à l'idée d'un tel piège organisé méthodiquement par les nazis de Klaus Barbie.

Oui, nous sommes là ce matin pour honorer la mémoire des quatre-vingt-six personnes prises dans cette souricière tendue, nous sommes là pour honorer la mémoire de ces hommes et de ces femmes qui furent ensuite déportés dans les camps de la mort où ils ont été niés et anéantis dans leur vie, leur existence, leur humanité. Oui nous sommes là, et même s'il ne nous est pas tout à fait possible de ressentir pleinement dans notre chair ce que ces hommes et ces femmes ont ressenti, vécu, enduré, au moins redonnons à ces hommes et ces femmes leur nom, leur identité, leur visage, leur passé, leur mémoire.



Il est important de dire également que si l'horreur du régime nazi a été permise c'est aussi grâce à la multitude des petites lâchetés face aux actes de l'antisémitisme ordinaire; c'est pourquoi aujourd'hui nous nous devons de ne rien laisser passer qui relève de ces actes-là. Il est important de dire aussi que si



l'horreur du régime nazi a été possible c'est avec l'aide de l'Etat français et de sa bureaucratie. La chaîne implacable de la bureaucratie... Là où il n'y a pas de responsable, là où chacun et chacune n'est qu'un rouage d'une machine infernale qui le dépasse, là où certains vont pouvoir déployer du zèle. Là, où ce qui était impensable hier peut devenir banal... et légal. Rien n'est plus simple que de garder la conscience tranquille en conférant à la pire des inhumanités les traits de la normalité, en se cachant derrière l'alibi de la légalité. La plus sournoise traduction de l'horreur nazie était peut-être bien cette légalité dans laquelle elle se drapait.

Mais n'oubliez pas qu'il y eut d'autres hommes et d'autres femmes qui refusèrent de collaborer: des hommes et des femmes, des résistants, qui choisirent la légitimité de leurs valeurs, de leur combat plutôt que la légalité vichyste. On a le choix de ne pas obéir en son âme et conscience, on a le choix de se redresser et de dire « non » alors que la folie semble tout emporter sur son passage. La folie, mais aussi la désolation.

Dans la lignée du travail entrepris par l'association des Fils et Filles de Déportés Juifs de France, et pour ne pas ajouter l'anonymat à la cruauté du piège de la rue Ste Catherine et à l'indicible de l'expérience des camps de concentration dont on ne revient jamais ou dont on ne revient pas tout à fait; pour ne pas ajouter l'oubli à la douleur bien vivante des familles; pour ne pas ajouter la désolation à la solitude de ces hommes et de ces femmes face au système totalitaire nazi, votre mémoire et notre mémoire sont essentielles. Elles sont aussi un rempart contre les pièges du fanatisme qui, malgré les leçons du passé, ne se désarment pas.

TRADUCTION DE NOTRE AMI ARMAND RAFALOVITCH DE L'ARTICLE DE SHOLEM SHTERN PARU DANS LA REVUE MENSUELLE « YIDDISHE KULTUR »

Le numéro de décembre 1950 de la revue mensuelle : Yiddishe Kultur, publie un article de Sholem Shtern*, de retour d'un voyage éprouvant en Pologne où avec quelques amis il a visité Maïdanek, puis en autocar, traversé quelques villages, Shtetels sans Juifs, jusqu'à Zamoshtsh et jusqu'à son village natal Tishewitz (Tyszowce) d'où sa famille est originaire.

Par ce témoignage Sholem Shtern exprime ce qu'il a ressenti en constatant de visu, peu après la fin de la deuxième guerre mondiale, ce que les allemands avec les polonais et leurs autres complices ont fait d'un monde juif européen de 3 millions d'habitants en Pologne.

En présentant ce témoignage, nous voulons honorer la mémoire de nos disparus, mais aussi préserver le souvenir des événements tels qu'ils ont été ressentis par nos survivants et nos rescapés.

***SHOLEM SHTERN, 1906-1991, émigre au Canada en 1927 avec ses frères : YEHIEL, ISRAEL HIRSCH et YAAKOV ZIPPER SHTERN. Tous les frères sont des écrivains Yiddish. Ils sont rejoints en 1928 par leur père ABRAHAM DAVID qui sera rabbin à Montréal.**

Première partie : Visite de Maïdanek

Un chemin sablonneux s'étire vers Maïdanek. Entouré d'un univers verdoyant de champs et de prairies. Nous sommes quatre à marcher sur ce chemin en ce très chaud mois de Tamouz (juillet). Deux amis de mon village natal, Moshe Kremplel et Avraham Eyzen et l'enseignant Feyvel Frid qui était autrefois le rédacteur de



Le vaste camp d'extermination de Maïdanek. On peut remarquer que la ville de Lublin se trouve à quelques centaines de mètres. Comment peut-on dire qu'on ne savait pas ce qui se passait ?

Khelemer Shtime, la Voix de Khelem, (et aussi un de mes premiers rédacteurs).

Feyvel Frid est un intellectuel, yiddishiste, homme de progrès. Un homme instruit connaissant plusieurs langues, lecteur avisé et fidèle de la littérature yiddish.

Je me souviens de Feyvel Frid du Khelem d'avant guerre : on l'appelait Feyvel l'élégant. Mes yeux me rappellent encore la grande beauté de sa femme. Maintenant voici qu'il se traîne sur le chemin sableux. Il est vieilli, grisonnant et ridé par les

souffrances endurées. Il respire lourdement. Mais il ne cesse de parler, ce sont ses souffrances qui s'expriment. Sa femme et sa fille ont été brûlées à Maïdanek. Sa femme a été conduite au four de gaz et sa fille a choisi de mourir avec sa mère plutôt que de rester seule. Feyvel Frid se traîne avec nous en se recroquevillant malgré la chaleur épouvantable qui règne à l'entour et qui nous brûle comme si nous étions fouettés par des roseaux.

Feyvel Frid parle en un flot ininterrompu de malédictions. Qui n'insulte-t-il pas ? Tous et chacun. D'un blasphème tel une grêle de briques vous fracassant la tête. Après chacun de ses épanchements de fureur et de douleur il termine par : « *Je me suis maintenant habitué à parcourir ce chemin, habitué à tout ceci. Cela m'est devenu égal que cela me soit devenu égal, vous entendez camarade Shtern !* »

Le sable du chemin s'alourdit. C'est ici le chemin de souffrance de notre peuple. Jour et nuit, affamés, sans paroles, meurtris, nos frères et sœurs y ont été chassés vers la fournaise ardente. Entourés de toutes parts de barrières électrifiées et de tours de garde. Il semble bien que même une mouche n'aurait pu s'en échapper. Sur le chemin un coup de pied fait surgir un ossement de bras, un crâne défoncé, des morceaux souillés de vêtements humains. Dans les fossés, des ossements de Juifs abattus. Car lorsqu'ils ont vu l'Armée Rouge s'avancer, ils se sont empressés d'abattre le reste des Juifs et les ont jetés dans les fossés. Au-dessus du fossé se tient la potence de la bête sauvage, l'assassin nazi, le chef de Maïdanek que le gouvernement polonais a attrapé et a pendu. KEN YOVDU, qu'ainsi soit leur sort

murmurent ses lèvres vengeresses, mais quelle consolation et quelle vengeance peut-il y avoir en présence d'un si indescriptible malheur !

Non loin des fours crématoires (les bandits nazis ont réussi à en faire sauter un) des ouvriers rassemblent les cendres, les restes de deux millions de martyrs et en font un mémorial, un monticule de cendres de restes humains. Une vision terrifiante ? Il m'est impossible de la décrire. Mon cœur s'effondre de douleur et d'épouvante. Je voudrais fuir et crier. Oui, hurler comme un lion blessé dans la forêt. Une



Fours crématoires et cadavres calcinés découverts au camp de Maïdanek libéré.

montagne de chaussures. Qui n'a donc déjà entendu parler de ces montagnes de chaussures ? Mais lorsque l'on se trouve soi-même devant un monticule de pas moins de huit cent mille chaussures et sandalettes de Juifs et d'enfants juifs de différents pays, alors la terre tremble sous vos pieds. Nombre de petits souliers commencent déjà à moisir. On les trie et on les étale au soleil. Lorsque je ramasse un de ces petits souliers d'enfant, mes larmes inondent le moisi et il me semble sentir la chaleur dégagée par les petits

pieds y trotinant. Souliers, souliers d'hommes, de femmes de divers cuirs, de diverses façons. De même avec les vêtements, avec les tenues de camp, numérotées et marquées de lettres correspondant à la gestion de leurs crimes par l'Allemagne nazie.

Brosses, canifs, lunettes, brosses à dents de diverses marques. Objets que les Juifs ont emportés avec eux jusqu'à Maïdanek où ils ont été massacrés. Sur les murs d'une de ces pièces, des photos d'enfants juifs, de leurs pères et mères, d'un rabbin avec une épaisse barbe blanche et deux yeux brûlants et tristes qui me transpercent le cœur. A la vue de ces photos je suis parcouru d'un frisson d'horreur devant les supplices endurés par nos sœurs et frères jusqu'à ce qu'ils soient précipités dans les chambres à gaz. Les enfants ressemblent à des oisillons. Affaiblis et amaigris par la faim. Une fille d'une vingtaine d'années a l'air d'une enfant, des jeunes gents ont l'air de vieillards. C'est ainsi que les bêtes sauvages du fascisme ont martyrisé notre peuple.

La chaleur est étouffante. Le soleil lui-même est un four. Mais je suis pétrifié, je tremble comme transi de froid. Des chambres s'ouvrent, compartiments de souffrance. Les bourreaux leur donnaient pour nom "salles de bains". Quelques pas dans cette chambre de bains et mes pieds se dérobent sous moi. Le besoin impérieux s'empare de moi, de m'affaisser et de rester là couché dans la chambre à gaz sans jamais cesser de gémir. Mais la source de larmes s'est tarie. Tout est si terrifiant. D'une atrocité qu'il est absolument impossible de concevoir avec nos habituels moyens humains de compréhension. Je n'arrive pas à me rendre compte que dans cette chambre de surface réduite, pouvant contenir une centaine de personnes, on en ait entassé 400 ! Du plafond tombait de l'eau bouillante et une grêle de gaz sous la forme de billes ou de petits pois.

Notre malheur est incommensurable !

Ceux qui ont subi cette grêle de petits pois de gaz ont eu la mort la plus douce. Car le gaz carbonique ordinaire a aussi été utilisé pour nous empoisonner.

Les criminels ont voulu pour se divertir, voir les Juifs se contorsionner dans de terribles douleurs. Plus longue est la douloureuse agonie, plus le monstre nazi se réjouit. Par des ouvertures dans les parois ils ont fait entrer les gaz d'un poêle à charbon. Les émanations de monoxyde de carbone duraient plus d'une heure. Les gens entassés debout, saisis d'une intense douleur ont cruellement mordu leur propre corps. A l'extérieur, devant un hublot se tenait un officier S.S. qui regarde comment les gens se tordent de douleur, s'écrasent, s'entassent les uns contre les autres pour ne former à la fin qu'un seul bloc de chair humaine avachie qu'il faudra ensuite défaire en l'aspergeant d'eau.

Nous étions bien entendu au courant de cela par les lectures et les récits des rares rescapés par miracle. Mais lorsque je me suis retrouvé moi-même dans la chambre à gaz, les parois me semblaient brûlantes bien que le poêle soit froid et ouvert. Toutes les angoisses mortelles m'assaillent en même temps que m'envahit une haine brûlante envers les nazis et le nazisme.

Saisi de douleur et d'horreur je jure d'accomplir le devoir sacré de combattre partout et sans cesse le fascisme.

La fantaisie humaine qui a pu imaginer tous les compartiments de l'enfer est incapable de concevoir les images d'horreur de Maïdanek. Les chambres à gaz, les fours à chaux où l'on écartelait les corps humains pour les faire griller. La table en carrelage de céramique munie d'eau courante et en jet. Elle ressemble à un autel. C'est là que l'on découpait ceux soupçonnés d'avoir avalé de l'or.

Qui peut oublier la pompe, entourée d'un bassin d'eau utilisé par un kapo

juif (probablement un criminel juif de Lemberg). Chaque soir, il attrapait un Juif barbu, le retournait face en bas et le maintenait poussé sous l'eau jusqu'à ce qu'il succombe. Plus longtemps le Juif agitait ses jambes, plus intensément les criminels nazis se réjouissaient et rigolaient.

Pour pouvoir se moquer des internés, on leur ordonnait de faire de la sculpture. Des adultes ont dû mouler des figures comme des petits enfants, et on les exposait dans des vitrines. Seul un cannibale nazi dans son cerveau malade pouvait y trouver matière à se moquer avec une telle méchanceté.

Maïdanek est l'enfer de feu de notre tragédie. Mais où en est la fin ? Où la bête sauvage s'est-elle blottie ? Nulle part ! Mais le bilan résultant de Maïdanek, Auschwitz, Treblinka se voit lorsque l'on descend dans les villes et villages de Pologne, sans Juifs, sans aucune âme juive. Imaginez l'image effrayante d'un voyage en autobus de Lublin à Zamoshtsh sans rencontrer un seul Juif !

Deuxième partie : voyage en autobus de Lublin à Zamoshtsh

La matinée est fraîche et tranquille. Les vitres encore embuées des petites maisonnettes polonaises sont bleutées. Une paysanne, un châle sur le dos et portant un bidon de lait, arpente de ses pieds nus le sentier boueux. Où donc porte-t-elle le lait ? Le vendre aux Juifs du village ? L'autobus progresse sur la route : Piuzek, Ijbitse, Krasnistov et d'autres villages. A Ijbitse les parois de la Synagogue détruite nous contemplent. Le jour se lève sur un soleil ensanglanté, sa gorge coupée par les débris des vitraux. Nous passons devant les places des anciens ghettos, les foires et les marchés des camps. L'on y fait du commerce, on échange des chevaux, on vend, on se tape dans les mains, mais il n'y a aucun Juif.



Le monument de Maïdanek est une vaste coupole située juste au-dessus du camp lui-même.

Les villages me paraissent si étranges et vides. Ce jour-là le soleil a percé les nuages et n'a pas cessé de saigner sur la rive du ciel jusqu'à ce qu'une pluie se mette à tomber en averse. Il me semble que des pointes incandescentes brûlent mon cerveau. Toutes mes artères sont tendues au point d'éclater. Mes amis, compagnons du voyage cachent leur visage de leurs mains pour que les autres passagers polonais, ne voient pas leurs larmes. Je suffoque. J'ouvre la fenêtre, et me penche au dehors. Le vent mêlé de pluie fouette mon visage. Mais c'est une vague de chaleur qui me frappe, une fièvre causée par l'effroyable spectacle alentour et je ne m'aperçois même pas que le vent rabat un torrent de pluie sur ma tête. Où sont les Juifs ? Est-ce un mauvais rêve ? « *Mes amis ai-je envie de m'écrier, ne pleurez pas. Ce n'est qu'une illusion. Les Juifs n'ont pas disparu, ils ne se rendent tout simplement pas à la foire par une telle pluie* » ...

Dans un tel état d'esprit nous arrivons à Zamoshtsh. Contournant les petits jardins nous atteignons la place carrée du marché. La ville est intacte. La guerre n'a pas englouti les maisons de sa flamme. Les trottoirs sur les quatre côtés n'ont pas changé et il fait sombre derrière les arcades de pierre. Là où mes proches demeuraient, un petit Jésus peint couleur de sang avec une couronne d'épines sur la tête est suspendu à l'extérieur.

Autrefois, sous les voûtes ombragées

du marché carré entouré de jardins, résonnaient les clameurs des marchands juifs et des cochers juifs de Tishevits, Komarav et Shebreshin. Ils venaient ici avec des boutiquiers. Zamoshtsh avait une jeunesse ouvrière instruite et combative. Voici la fameuse bibliothèque de Zamoshtsh et en face, l'hôtel de ville avec sa tour de l'horloge. Maintenant l'on ne s'y presse plus tout autour. Les bourgeois se sont installés dans les maisons et les boutiques juives. Les paysans des alentours sont devenus les clients et aussi les vendeurs pour ces petits bourgeois. J'ai constamment l'impression que des silhouettes défilent devant moi, et non pas des personnes. Comment est-il possible de prendre une ville comme Zamoshtsh et la vider de ses Juifs ? Mes jeunes années de rêverie sont inscrites dans ses sombres ruelles et passages paisibles. Une douleur opprimante étouffe mon cri de plainte. Et de toute façon, devant qui devrais-je me plaindre ? Devant les petits bourgeois qui ont baigné dans le sang juif et se sont enrichis de notre malheur ? Mais la vengeance sera prise, le nouveau gouvernement populaire polonais règle ses comptes aux pogromistes, à ceux qui osent avec un sourire hypocrite affirmer : « *Chez nous il n'y a pas de Juifs* ».

Nous ne traînons pas, nous nous dépêchons comme si nous cherchions et nous attendions à trouver un Juif originaire de Zamoshtsh. Et tout à coup je pense voir sortir d'un étroit passage, I. L. Peretz. Il est courbé, sa mine est grisâtre, des larmes inondent ses yeux, les pans de sa pèlerine s'agitent comme les ailes ombreuses d'un moulin à vent. Il marche seul et ses lèvres tremblent. L'horloge sur la tour sonne. La sonnerie se disloque comme si quelqu'un avait frappé le cadran de l'horloge à l'aide d'une tôle de laiton. Le marché entier tourne avec moi. Mais où donc ai-je abouti ? Voyez et je tends ma main comme si je voulais saisir la silhouette d'ombre.

Voyez, je murmure effrayé à mes amis : Voilà Peretz qui se dirige vers la tour de l'horloge ! Voilà qu'il a saisi les aiguilles en acier. Il les martèle en leur criant sur un ton plaintif : Où sont mes Juifs ? Où se trouve Jokhanan le porteur d'eau ? Où sont les sages de Loshtshev ?

Mes amis s'arrêtent. Ils se couvrent les yeux de leurs mains et pleurent. Et Dieu a fait ressortir le soleil de son écrin ... et l'a fait flamboyer au-dessus de nos têtes.

C'est aujourd'hui jour de foire à Zamoshtsh. Le commerce bat son plein derrière l'ancien mur de fortification. Nous arrivons à la place de la foire et prenons, à travers le couloir de la fortification, la direction de la nouvelle ville. C'est par là que les Juifs ont été conduits à Beljits pour y être brûlés. L'on nous remet une photo trouvée sur le cadavre d'un chef nazi.

Elle montre les Juifs de Zamoshtsh sur le lieu d'où ils ont été menés sur le chemin de la mort. Petits et grands, marchant en rang, précédés d'un vieillard imposant, la barbe flottant, le sac de prières sous le bras. La photo est si petite que nous ne pouvons reconnaître personne.

Entre la vieille et la nouvelle ville rien n'a changé. Toutes les maisons sont debout, mais certaines ont été transformées ou murées. Sur la route l'on renouvelle la chaussée en briques... Mais une chose cloche, le trajet dure trop longtemps. Nous aurions dû être déjà du côté du cimetière mais nous venons de nous arrêter devant un magnifique parc avec des bancs en pierre et des pelouses irriguées. Des enfants se balancent. Une maisonnette blanche est grande ouverte baignée par le soleil... Mais où donc est le champ de repos ? Mais arrivés au marché aux chevaux, nous avons déjà tout compris. L'on y a couché les pierres tombales gravées de « Ici repose... » suivi des habituelles inscriptions en caractères hébraïques relatives au

défunt qui repose en terre.

Les nazis ont labouré le cimetière, pavé la boue avec les pierres tombales et maintenant il y a là un parc de divertissement. Ainsi a été effacée la mémoire même de la sainte communauté de Zamoshtsh. Une femme vend des fleurs, une fille vend des glaces.

Nous nous sommes empressés de retourner à la vieille ville. Et nous avons appris qu'à Zamoshtsh se trouve un Juif, l'apothicaire Epshtein. Nous sommes entrés dans la pharmacie. Il s'est libéré de quelques clients en confiant leur ordonnance à son aide, un Juif lui aussi, qui travaille avec lui depuis de nombreuses années. Le vieil apothicaire Epshtein était connu comme Juif assimilé et homme autoritaire. Cela veut dire que nous avons affaire à un véritable dominateur (comprenez : un homme mauvais). J'ai compris à son sujet qu'il a été un "Conseiller Juif". Et il me l'a confirmé lui-même. A ma question : Comment avez-vous survécu ? il a composé une vilaine histoire, comme quoi il a fait partie dans un premier temps du "Judenrat" (organisme mis en place par l'occupant) et ensuite, lorsque l'on a exigé de livrer des Juifs pour les tuer, il serait devenu un "Juste Parfait"...

Troisième partie : Ma ville natale Tishewitz

L'autobus trace sa voie dans le sable de la route de campagne entre Zamoshtsh et ma ville natale Tishewitz. Je suis plongé dans le souvenir des événements douloureux de la journée. I. L. Peretz, le grand Juif et poète ne repose plus à Varsovie. Comment peut-il rester tranquillement à sa place entre ses meilleurs amis Dinenzon et Anski, alors que l'on assassine ses frères juifs ? I. L. Peretz a été martyrisé avec chacun des Juifs sur le chemin de Beljits. Il a accompagné chacune des communautés juives...

Nous sommes la veille de TISHA BAV.

(jour du deuil de la destruction du temple de Jérusalem). L'autobus est déjà dans le banlieue, a déjà passé le grand pont, le Domaine, a cahoté sur le deuxième petit pont à l'entrée du village, mais où est-il le village ? Nous voici arrivés à l'autre bout du village près de la station de police. Où donc s'en est allé le village ? Dans quel endroit sommes nous allés nous perdre ? Le souffle me manque. La soif me torture comme si je m'étais égaré quelque part dans un désert. Il n'y a pas de village !

Il a été brûlé par les polonais, battant en retraite en septembre 1939. Tishewitz a été un camp de concentration. On ne voit aucune trace de maisons. Je ne peux situer l'endroit où se trouvait notre maison familiale. Aucune trace d'urbanisme, aucun mur, cheminée ou fondations, seulement des trous, des sillons remplis de ronces d'où s'envolent en criant de noirs et méchants corbeaux. Qui a ainsi détruit le village ? Les polonais, nos voisins depuis des centaines d'années, Ils ont épié les Juifs dans leur pauvreté pour les dérober. Ce sont eux qui ont ouvert le feu sur les soldats de l'armée rouge en retraite, eux qui veulent saboter le nouveau gouvernement populaire avec à Lublin, le cri sauvage de haine : « BOGA, notre dieu, donne-nous ! (les biens des Juifs) », Ce sont eux qui ont aidé à assassiner les Juifs. Ils ont cherché l'or et l'argent des Juifs et fouillé dans les murs, dans les fondations. Ils ont tout emporté, dérobé, saccagé et n'ont laissé derrière eux que des fosses borgnes remplies de ronces.

Le ciel brûle. Le soleil est une roue sanglante qui tourne et son sang coule sur des marches de briques pour tomber sur la désolation. Les corbeaux s'envolent effrayés en croassant. Ils s'élancent dans les rayons brûlants du soleil.

Quel jour sommes-nous ? TISHA BAV ? Mais j'entends réciter les hymnes du "Chant des Chants" du vendredi soir. C'est ici, me semble-t-il

que se trouvait l'oratoire du Husatiner (le Rabbin khassidique Husatin), la maison d'études, la synagogue décorée de trompettes, des tribus avec leurs fanions, du tabernacle, des Juifs errant dans le désert, du Lévitain qui tient sa queue dans sa gueule, car s'il la relâche, le monde s'écroule et redevient néant et désolation. La voûte céleste ondoie dans le crépuscule au-dessus de nos têtes, voilà que le soleil descend sur l'horizon et ses flammes nous encerclent. Nous marchons dans un monde qui hurle dans les flammes, lesquelles ne le consomment pas. Désolation ! Une poussière brûlante tournoie. De noirs corbeaux croassent et sautent par-dessus les crevasses. Une vieille femme goy (non juive) parlant Yiddish se tord les mains de désespoir : « *Je ne vous reconnais pas mais j'ai connu vos parents. Bonne mère ! Dieu du ciel ! Mon mari, mon Bénédicte, vous vous en souvenez ? Ces brigands l'ont assassiné aussi* ».

L'avocat polonais du village Ieremtshik et sa femme (qui dans sa jeunesse a vécu à Detroit) nous guident. Lui-même a été quatre ans à Auschwitz (Oshwentshim). Elle me raconte en Anglais certains détails sur l'extermination. Les corps des Juifs se trouvent en grand nombre dans les prés et les forêts. Nous arrivons au cours d'eau qui mène au pâturage. Autrefois s'y trouvait le bain et la maison de retraite. Un large ruisseau ondule entre les vergers et les potagers. Aujourd'hui ce cours d'eau est à sec. Des plaques de boue verte s'étendent sur des flaques d'eau. Nous les enjambons aisément. Voyez, dans ces flaques le sang des fusillés et poignardés a coulé des heures durant. Ces assassinats, liquidations en masse se sont produites deux fois. La première à SHAVUOT (pentecôte juive) 1942, et la seconde les deux semaines après les "jours redoutables" (nouvel-an juif et Grand-Pardon). Juste là, derrière le potager de choux et de betteraves se trouvent la plupart des Juifs de Tishewitz assassinés avec

aussi des Juifs tchécoslovaques. Là devant vous dans la fosse sceptique on les a massacrés et jetés dedans encore agonisants et fermé la fosse avec des planches.

Je soulève une planche : des corps décomposés, des crânes défoncés. Je tombe, je m'étale sur les ronces. Seules mes lèvres s'expriment en brûlant de soif. La roue solaire saigne sur la forêt de Lipowitsh. Il me semble qu'il s'agit de la roue fracassée du moulin incendié. La roue flamboie. Du sang surgit en écume sur ses ailes acérées. Je ne pleure pas, mais ma douleur est comme si l'on portait un fer rouge sur mes yeux obscurcis. Je suis aveuglé.

La femme raconte en pleurant : « Quant à moi, j'étais malade. Une fillette juive se trouvait chez moi. Elle était belle et aimable comme un ange. Elle est venue me demander de la cacher.

Mais où aurait-on pu cacher quelqu'un dans le village incendié ? Et les petit-bourgeois, le polonais et les ukrainiens ont aidé les nazis. C'est ce qui a été le plus horrible. Les voisins polonais conduisant leur voisins juifs à la mort. J'ai dû faire mes adieux à la fillette, et dès qu'elle fut sortie de chez moi elle a été traînée par ses tresses dorées, et poignardée près de la meule de blé avec ses parents et ses petits sœurs et frères. Voyez-vous cette mesure ? C'est là que l'on enfermait les récalcitrants ».

Je sors sur la prairie. La lune s'est levée, argentée, entre les crânes défoncés. Des hordes de corbeaux crient sur les peupliers. J'entends tout cela et suis muet.

Je voudrais pleurer mais la source de larmes s'est tarie. Je voudrais crier mais le cri ne veut pas sortir de moi. Le silence et la nuit s'installent sur la prairie. De derrière la meule de foin, sur le pâturage, arrive un garçon berger qui siffle un air triste. Une odeur de foin coupé parfume la prairie. Nous retournons, il fait

sombre. Nous allons vers le verger du domaine, vers l'ancien cimetière juif. Bientôt nous nous trouvons sur des pierres tombales déplacées. Leurs inscriptions ont été effacées. Il n'en reste que quelques lignes de ci de là : J'en déchiffre quelques-unes. Le cimetière a été labouré. Toutes sortes de verdure y pousse. Là où se trouvait l'entrée, un lycée a été construit. Le tombeau de mon grand-père et la pierre tombale de mon frère aîné sont appuyées contre un tronc d'arbre creux, aucune trace ne reste de ce grand lieu sacré où selon la légende reposait le Messie descendant de Josef. Les Juifs se déchaussaient quelques mètres avant d'arriver au tombeau où ils déposaient des suppliques au pauvre tailleur l'ermite. Les nazis ont labouré le cimetière, profanant à la fois la vie et la mort.

L'obscurité descend sur nous. Dans ma grande douleur, je me souviens que nous sommes la nuit de TISHA BAV. Mais je n'arrive pas à me remémorer l'air de la triste récitation des LAMENTATIONS, alors que je vois bien devant mes yeux les Juifs déchaussés accroupis sur leurs chaises renversées. Je ne marche pas au milieu de ruines. Tout à totalement été détruit. J'erre dans un désert de désolation. Pourquoi je ne crie pas ? Ma voix est engluée dans ma gorge. Il fait noir. Une épaisse obscurité couvre la dévastation.

La soif me brûle. Je m'approche du puits. Mais lorsque je suis sur le point de remonter le baquet de bois, un imposant paysan surgit. Il saisit le seau et renverse l'eau dans le puits. « *Avant de boire cette eau, il faut au préalable la faire bouillir. L'eau n'est pas potable... Autrefois, lorsque les Juifs étaient là, il y avait une pompe. Aujourd'hui il n'y a plus de Juifs, plus de village, plus de pompe. Tout est mort autour de nous. Je m'appelle Kalmuk, le cagibi de la poste au deuxième étage m'appartient. Tu es le fils du SHOYKHED ? l'abatteur rituel* », Oui,

réponds-je. « *Peut-être sais-tu comment et quand mes proches ont péri ?* » Eh bien, il se gratte et gémit : « *tu connais le lieu mais je ne peux dire comment. Mieux vaut que tu ne le saches pas. Vois-tu là-bas derrière les étables il y a aussi des Juifs. C'est avec des barres qu'on leur a fracassé le crâne, ceux qui s'enfuyaient vers la forêt de Lipowitsb. A quoi bon savoir qui a fait cela ? Le sachant, serais-tu consolé ?* ».

Impossible de m'endormir... J'ai l'impression que l'obscurité écume et déferle sur moi comme des vagues. Je suis trempé de sueurs froides, les larmes coulent de mes yeux et la douleur explose. J'enfouis ma tête dans le matelas de paille et sanglote. Mes compagnons sommeillent et gémissent. Ils sanglotent ainsi dans

leur sommeil. Soudain il me semble que c'est Shabbat (samedi). Les bougies sabbatiques scintillent dans le village. Mais cela ne dure pas. Elles s'éteignent. J'essaie, les yeux fermés dans l'obscurité, de les rallumer. Qu'elles brillent encore et tremblotent à travers les vitres. Mais je ne puis par aucun moyen revoir l'image d'un vendredi soir avec les bougies sabbatiques allumées qui scintillent. Elles se sont éteintes. Les Juifs aussi, comme les bougies sabbatiques allumées, se sont éteintes prématurément.

Le lendemain matin de bonne heure, l'autobus nous amène et la désolation de mon village natal disparaît. Sur la tombe commune couverte de ronces, la rosée argentée scintille. A nouveau les larmes jaillissent de nos yeux.

Nous savons que nos martyrs resteront là au milieu du pâturage sans pierre tombale. Aucun Juif ne viendra plus par ici pour les pleurer. Nous sommes peut-être les derniers à avoir dans la douleur, pleuré sur leur sépulture. Nous savons aussi que ce qui s'est passé avec mon village natal Tishewitz, avec Komarav et Zamoshtsh est arrivé aussi sans exception à toutes les autres villes et villages juifs de Pologne.

Toute notre ossature a été atteinte par cette catastrophe. Je souffre et suis en colère, je serre mes poings : « *Souviens-toi ce que t'a fait le Nazi Amalek !* ». Lève-toi et venge-toi des victimes de notre peuple sur les bêtes féroces fascistes partout dans le monde !

Notre voyage à Auschwitz aura lieu le mercredi 27 novembre 2013.

**Le nombre de participants étant limité n'attendez pas
la dernière minute pour vous inscrire.**

**Le prix du voyage sera de 350€ pour les adultes
et de 165€ pour les jeunes.**

**Renseignements et inscriptions auprès de
M. JO HAZOT**

Tél. : 04 78 24 07 24 ou 06 18 62 80 16

**Pour les moins de 18 ans une autorisation de sortie du territoire signée des parents.
Une carte internationale d'assurance maladie valable dans la Communauté
Européenne.**

**(cette carte est délivrée gratuitement sur simple demande
auprès de votre caisse d'assurance maladie)**

année 1943

Il y eut 17 000 déportés : 13 convois pour Auschwitz, 8 pour Maïdanek et Sobibor.

Le haut clergé et l'opinion publique ont réagi et fait pression.

Les Italiens protègent les Juifs.

Le 22 mai à Paris, création du Conseil National de la Résistance, qui comprend 16 membres issus des mouvements de résistance, des partis politiques et des

syndicats. Son but : armer, fusionner et unir, légitimer le général de Gaulle comme chef de la Résistance face aux Alliés.

Le 21 juin, lors de la réunion à Caluire, Jean Moulin et ses compagnons sont arrêtés.

Le 19 avril, soulèvement du ghetto de Varsovie.

Colette Zederman

Notre Président Benjamin Orenstein était présent pour la commémoration du 19 avril 2013 à Varsovie où étaient réunies de très nombreuses personnalités venant de divers pays.

Notre Président Benjamin Orenstein continue à réaliser ce travail de mémoire auprès de nombreux établissements scolaires et nous tenons à l'en remercier.

dates	Etablissements	Villes
13/01/2013	Groupe Yahad	Villeurbanne
23/01/2013	Collège André Lassagne	Caluire
24/01/2013	Collège Mongre	Villefranche sur Saône
27/01/2013	Mémorial de la Shoah	Paris
27/01/2013	E.S.G Management school	Paris
29/30/31/01/2013	Conseil général + collèges région PACA	Auschwitz
01/02/2013	Collège le stade	Cournon
06/02/2013	O.R.T	Lyon
07/02/2013	Collège Honoré de Balzac	Vénissieux
08/02/2013	Lycée de la plaine de l'Ain	Ambérieu en Bugey
22/02/2013	Lycée Juliette Récamier	Lyon
19/03/2013	Lycée des métiers Hélène Boucher de Toulouse (31)	Auschwitz
19/03/2013	Délégation du conseil régional midi pyrénées	Auschwitz
19/03/2013	Professeurs de l'Université d'Albi	Auschwitz
19/03/2013	Lycée professionnel Irénée Cros de Pamiers (09)	Auschwitz
19/03/2013	Lycée Edmond Rostand de Bagnère de Luchon (31)	Auschwitz
20/03/2013	Lycée Vadepiéd à Evron (53)	Auschwitz
20/03/2013	Lycée Sacré Cœur d'Angers (49)	Auschwitz
20/03/2013	Délégation du conseil régional et Presse	Auschwitz
20/03/2013	Délégation du rectorat de Nantes	Auschwitz
20/03/2013	Lycée Joubert- Emilien Maillard Ancenis (44)	Auschwitz
22/03/2013	Collège Raoul Dufy	Lyon
02/04/2013	Collège Gilbert Dru	Lyon
03/04/2013	Lycée Louis Armand	Gleizé
09/04/2013	Lycée Jean Michel	Lons le Saunier

Ne restez pas muets, nous avons besoin de vos commentaires sur ce bulletin, vos suggestions, vos idées, pour nos prochains numéros, à adresser à : Jean-Claude Caunes 22, rue Jabouret - 69250 Fleurieu sur Saône ou par email : jc.caunes@wanadoo.fr

IMPRIMERIE
Salomon

Pour tous vos
travaux d'impression

378, avenue de l'Industrie
69140 Rillieux-la-Pape

Tél. 04 78 83 68 68 • Fax 04 78 83 60 89

Site www.imprimerie-salomon.fr

Mail imp.salomon@wanadoo.fr

De nouveaux locaux,
pour un nouvel essor...



MEMOIRE DE L'HISTOIRE

ANNEE 1938 : LA CONFERENCE D'EVIAN

La conférence d'Evian fut organisée à l'initiative du Président des Etats-Unis d'Amérique Franklin D. Roosevelt.

Elle se déroula du 6 au 15 juillet 1938 à l'Hôtel Royal d'Evian (Haute-Savoie).

Son but était de venir en aide aux réfugiés juifs allemands et autrichiens, fuyant le nazisme peu après l'Anschluss.

En mars 1938, quelques jours après l'annexion de l'Autriche au Reich, qui s'était immédiatement traduite par des sévices odieux, infligés aux Juifs viennois, le Président américain invite la communauté internationale, à se réunir avec les Etats-Unis, pour réfléchir aux moyens d'aider les populations persécutées à émigrer.

Seront finalement présents ou représentés, 32 pays ainsi que 34 délégations d'organisations non gouvernementales.

Ne faisant pas partie de la Société des Nations (SDN), les Etats-Unis se chargent d'organiser la conférence. La Suisse, pays où réside le siège de la SDN ne voulant pas recevoir la conférence, pour ne pas indisposer l'Allemagne, c'est la France qui héberge ladite conférence.

D'emblée, le représentant des Etats-Unis, Myron Taylor, précise qu'aucun des pays participant à la conférence ne sera dans l'obligation d'accueillir les réfugiés.

Cette conférence a surtout révélé par son incapacité à prendre des mesures en adéquation avec la situation, l'attentisme, voire la lâcheté des grandes démocraties, face à la politique antisémite d'Hitler.

Malgré les louables intentions du Président Roosevelt, la générosité américaine montra vite ses limites.



L'Hôtel Royal d'Evian

Les Etats-Unis décident de maintenir leur quota de 27 000 immigrants par an décidé depuis 1924.

La Grande-Bretagne, en sa qualité de mandataire de la Palestine, accepta de participer à la conférence, à la condition que la possibilité d'immigrer dans ces territoires, ne soit jamais évoquée et déclara qu'elle n'était pas



Intervention du représentant des Etats-Unis Myron Taylor

un pays d'immigration.

En France, le cabinet Daladier (futur signataire des accords de Munich en septembre 1938), souhaite apaiser l'Allemagne. Le gouvernement estime que les réfugiés du Reich, arrivés récemment, sont déjà un problème et refuse de faire plus.

Chez les latino-américains, seul Trujillo le dictateur de Saint-Domingue, se déclare prêt à accueillir des réfugiés,

non par pure compassion, mais pour faire contrepoids, par une immigration blanche, à l'afflux des haïtiens...

La tragédie se met en place. D'un côté, des Juifs chassés de leur profession, dépouillés de leurs biens, exposés aux violences des nazis, mais aveuglés par leur patriotisme allemand ou autrichien, qui ne peuvent se résoudre à partir (les malheureux n'avaient encore aucune idée précise de ce qu'allait être leur funeste destinée...). De l'autre, des responsables politiques « frileux » - pour employer un euphémisme - et des opinions publiques, dans leur majorité, insensibles au sort de ceux qu'on persécute.

Pourtant, le 8 juillet 1938, en une du quotidien français « Le Temps », dans le bulletin du jour, intitulé « Le problème des réfugiés », on peut lire : « Le drame juif est un des plus douloureux de l'histoire contemporaine ».

Le même jour, 8 juillet 1938, le « New-York Herald Tribune » titre : « 650 000 exilés juifs refusés par tous à Evian ».

Enfin, le 14 juillet 1938, le journal allemand « Reichswart » écrit en gros caractères : « Juifs à céder à bas prix - Qui en veut ? Personne ! ».

Devant ces tergiversations et réflexes identitaires et nationalistes, Hitler a vite compris qu'il aurait les mains libres et qu'aucun gouvernement n'interviendrait, lorsqu'il décidera de prendre des mesures irrévocables, qui conduiront inexorablement à la « solution finale ».

La seule décision concrète de la conférence d'Evian, fut la création du Comité Intergouvernemental pour les Réfugiés (CIR), qui posait déjà la question très actuelle de l'accueil des réfugiés.

75 ans plus tard, le problème perdure hélas et il existe au sein de l'Organisation des Nations Unies (ONU), un Haut Commissariat pour les Réfugiés (HCR)...

Alain Poncet

Histoire inconnue voire méconnue des Communautés juives

L'Histoire dramatique des Juifs de Roumanie

Pas un jour sans qu'un camp de Roms ne soit démantelé, ses occupants expulsés. Pas un jour où la presse ne relate les méfaits d'enfants roumains se livrant dans les métros à ce que le politiquement correct, appelle des incivilités.

Pas un jour où ces populations, défendues par des associations bien pensantes, ne soient comparées aux Juifs, certains allant jusqu'à voir dans les pratiques de notre police une résurgence du passé.

Comparaison n'est pas raison, aucune arrestation arbitraire, aucune brutalité et surtout aucune exécution sommaire n'a jamais frappé ces émigrants qui, tant bien que mal, survivent dans notre pays.

Mais savez vous qu'il est un pays en Europe où 265 000 Juifs furent exterminés, sans même l'intervention des allemands ?

Un pays où la violence anti-juive était telle qu'elle choquait même son allié nazi.

La Roumanie, puisqu'il faut l'appeler par son nom, à propos de laquelle l'historien américain Raul Hilberg écrivait « *aucun pays, Allemagne exceptée, ne participa aussi activement au massacre des Juifs* ».

Et pourtant cette Communauté est installée depuis des siècles dans ce pays. C'est avec les légions romaines qui envahirent l'ancienne DACIA, sous le règne de l'Empereur Trajan que les premiers Juifs s'y implantèrent.

Certains historiens assurent même que des Juifs du Royaume Juif des Khazars s'étaient installés dans les deux provinces vassales de Moldavie et de Wallachie qui formèrent plus tard la Roumanie.

Mais l'histoire avérée de ces Communautés ne trouve de bases solides qu'à partir du 15^e siècle, à l'époque de l'invasion turque. Ce fut, tout au moins au début, une courte période de relative tranquillité, les Sultans permettant aux Juifs une existence légale. Jusqu'alors le système social roumain ressemblait trait pour trait au système féodal russe, un noble chrétien orthodoxe était nommé par le pouvoir pour être le « Staroste des Juifs », haut fonctionnaire qui avait toute latitude pour gérer et surtout taxer la population juive ; seules les décisions qui relevaient strictement de leur religion étaient laissées aux diffé-

rentes « kahals » (petites communautés).

A cette époque du début de la suzeraineté ottomane, de nombreux Juifs d'Istanbul, premiers descendants des Juifs d'Espagne, vinrent grossir le noyau de la Communauté existante, ce qui occasionna un regain de jalousie de la part des commerçants locaux.

Les Princes, vassaux des Ottomans, édictaient chaque mois de nouvelles réglementations afin de réduire la liberté d'installation des riches stambouliotes qui se servaient de leur influence pour tenter de devenir des « faiseurs de rois ».

En 1577, dans la province de Wallachie, le Prince Alexandre II nomma comme Conseiller Isaïe Ben Joseph. Ce dernier, jusqu'à son éviction du poste, rendit un peu plus agréable la vie de ses coreligionnaires. Ecarté du pouvoir, il se réfugia en Moldavie où il entra au service d'Ivan le Terrible. Dans le même temps, les



Sur la route de Iasi vers Calarasi ou vers Podul Iloaei, des Roumains retirent des cadavres d'un train transportant des Juifs déportés de Iasi à la suite d'un pogrom.

Roumanie, fin juin ou début juillet 1941.

nouveaux Princes de Wallachie et de Moldavie, ne pouvant plus rembourser leurs dettes colossales, provenant de trains de vie pharaoniques, décidèrent, sans autre forme de procès, de faire exécuter tous leurs créanciers juifs, 90 personnes furent décapitées à la fin du 16^e siècle.

Au début du 17^e siècle, le Prince Gabriel, qui voulait une nouvelle fois attirer les commerçants juifs de l'Empire ottoman, leur accorda certains privilèges, mais ne voulant pas heurter les populations chrétiennes, il instaura un code vestimentaire à l'usage des Juifs, afin qu'on puisse les reconnaître. Code qui fut en vigueur pendant plus de cent ans. On trouve des précisions à ce propos dans les écrits de Anton Del Chiaro, secrétaire du Prince de

Wallachie au début du 18^e siècle.

Il est dit « *les Juifs n'ont pas le droit de porter des vêtements de couleurs autres que noir ou violet. Les bottines jaunes ou rouges leur sont strictement interdites* ».

A cette même époque, on fait état des premières accusations de crimes rituels perpétrés par des Juifs à l'occasion de la Pâques, accusations relayées par les Prêtres orthodoxes qui poussaient à des chasses aux Juifs qui firent de nombreuses victimes.

Ces accusations étaient tellement grossières et surtout infondées que l'Ambassadeur de France auprès de la « Sublime Porte » (appellation de l'Empire ottoman), Jean Baptiste Louis Picon, fit part officiellement à son Roi qu'il se passait des faits, dans ces lointaines Principautés, qui ne pourraient avoir lieu dans des « pays civilisés » (sic).

La première guerre russo-turque de 1768 vit le sort des Juifs devenir encore plus précaire, malgré la relative protection des Princes, la Communauté subissait massacres et pillages tant des janissaires turcs que des soldats russes.

La population chrétienne, poussée par des prêtres, enlevait des orphelins pour les convertir.

La révolution de 1848 qui vit la fusion des deux Principautés, amena au pouvoir le Prince Alexandre CUZA, qui, au début de son règne, décida d'accorder le droit de vote à tous ses sujets, avec en échange de ce droit, obligation faite aux Juifs d'avoir à payer un tribut. Devant les difficultés pour recouvrer cet impôt, il fit machine arrière et proclama que seuls les Chrétiens auraient le droit de vote.

Ces dispositions furent confirmées par son successeur, Charles Hohenzollern, qui permit de nouveaux massacres anti-juifs et la destruction, en juin 1866, de la grande synagogue de Bucarest.

Son Conseiller, Bratianu, peut être considéré comme le premier antisémite politique, trouvant encore trop grande l'influence des Juifs, il décida de les exiler dans les campagnes les plus reculées de Roumanie. Leurs biens, situés dans les villes, furent déclarés vacants et pillés par leurs concitoyens.

Les Juifs venus de Turquie qui ne

pouvaient prouver leurs racines roumaines furent embarqués dans de vieux bateaux et abandonnés aux flots du Danube, les turcs refusant de les laisser accoster, la plupart d'entre eux périrent noyés.

Les pays d'Europe furent extrêmement choqués, ce qui poussa Bratianu à la démission.

Des guerres locales étaient fréquentes dans les Balkans et chaque fois les Juifs en faisaient les frais.

Le Traité de Berlin de 1878 accorda une nouvelle fois la citoyenneté aux Juifs, en privilégiant ceux qui avaient combattu les turcs.

La solidarité de mécènes juifs européens vint en aide aux Juifs roumains, bien que le pouvoir continuât sa politique de déplacement vers les campagnes.

De nouvelles lois restrictives étaient promulguées interdisant aux Juifs quantité de professions telles que pharmaciens, vétérinaires ou avocats.

La plus pernicieuse de ces lois, en 1893, privait les enfants juifs de l'école publique, cette loi fut suivie en 1898, d'un nouveau décret excluant les étudiants juifs des universités.

Malgré ces entraves continues, le sort des Juifs de Roumanie paraissait bien meilleur que celui de leurs coreligionnaires de Russie ou de Galicie.

Des émigrants arrivèrent en masse (plus de 195 000), de nouvelles professions étaient exercées par ces populations, telles que prêteurs sur gages (certains furent à l'origine du système bancaire roumain).

L'arrivée massive de ces nouveaux venus donna un nouvel élan aux mouvements antisémites qui voyaient en ces errants une population inassimilable.

Ces Communautés venues d'horizons différents trouvaient en une vie culturelle intense, un ciment qui les unissait. La Roumanie devint le berceau du théâtre yiddish.

Le traité de Berlin qui vit la Roumanie se défaire du joug turc ne fut pas synonyme de liberté pour les Juifs.

Les pogroms s'amplifiant en Russie et en Pologne, les Juifs de ces pays continuaient à venir en Roumanie où ils trouvaient l'aide des philanthropes juifs d'Europe.

Les ligues antisémites se développaient à la même cadence que les émigrés arri-



Ruines d'une synagogue détruite au cours d'émeutes anti-juives.
Bucarest, Roumanie, janvier 1941.

vaient, une révolte paysanne poussée par les partis nationalistes fit de nombreuses victimes juives en 1907.

La conférence de la Paix tenue à Paris en 1919, exigea de la Roumanie un changement de politique vis-à-vis de sa population juive.

La ville de Lasi, (le plus grand centre juif de Roumanie) vit émerger des partis politiques juifs (le parti juif et la fédération des Juifs de Roumanie).

En 1920, les mouvements d'extrême droite qui se créaient en Allemagne, trouvèrent ici un écho favorable ; la « Garde de fer » de Godreanu demandait dans ses discours qui rassemblaient des foules hurlantes, des quotas pour les Juifs dans l'administration ou l'université. La disparition des Juifs du paysage roumain était envisagée par lui comme un acte de « salubrité publique ». Le Roi Carol II n'était pas antisémite, sa maîtresse, Elena Lupescu était une juive de Lasi (ils se marièrent en 1947 en exil au Brésil) ainsi que nombre de ses ministres, mais l'influence populaire de la « Garde de fer », lui fit adopter les premières lois raciales sur le modèle des lois de Nuremberg.

Tous les Juifs durent, dans un délai de 20 jours, prouver leurs origines roumaines, ceux qui ne purent le faire (plus de 120 000) furent déchus de leur nationalité.

Le Roi, voyant son pays s'enfoncer jour après jour dans le fascisme et l'antisémitisme, se ressaisit et fit arrêter tous les chefs des « Gardes de fer » sous prétexte qu'ils étaient financés par Hitler, 14 d'entre eux furent exécutés dont Godreanu.

Les partis d'extrême droite renversèrent la royauté et mirent au pouvoir Ion Antonescu, grand admirateur d'Hitler, qui se qualifiait lui-même de « Pétain roumain ».

En 1940 la Roumanie céda d'immenses territoires à l'URSS, à la Hongrie et à la Bulgarie, 420 000 Juifs sur les 786 000 Juifs roumains changèrent ainsi de nationalité, sur ces 420 000, les deux tiers

périrent entre 1941 et 1944.

A partir de l'automne 1940, les mesures d'exclusion visant les Juifs devinrent intolérables, les Juifs convertis ou les conjoints chrétiens de Juifs étaient également visés.

En juin 1941, l'entrée en guerre de la Roumanie aux côtés de l'Allemagne se traduira par un massacre généralisé des populations juives, c'est « l'opération Barbarossa ». L'armée roumaine aux côtés des nazis des « Einsatzgruppen » fusilla et enterre encore vivants, tous les Juifs, hommes, femmes et enfants, qu'elle peut trouver dans les zones qu'elle contrôle.

La moitié des 320 000 Juifs de Bessarabie sont assassinés dans les mois qui suivirent l'entrée en guerre de la Roumanie.

Les nazis exigent de leur allié, que tous les Juifs de Roumanie leur soient livrés, Antonescu rechigne car il a l'intention de laisser émigrer 80 000 Juifs roumains vers la Palestine, moyennant finance. De véritables marchandages ont lieu avec Eichmann qui finalement se contente de déporter à Auschwitz les Juifs roumains présents dans le district de Lublin, en Pologne.

Il y avait en 1940, 786 000 Juifs vivant en Roumanie, 400 000 ont été assassinés dont 265 000 sur la seule responsabilité du gouvernement roumain.

De 1948 à 1960, la plupart des Juifs roumains survivants émigrèrent en Israël, les autorités communistes qui succédèrent aux fascistes n'étaient pas mieux disposées vis-à-vis de ces populations.

Ce fut un véritable exode vers la Palestine puisque l'on estime qu'il reste aujourd'hui en Roumanie moins de 6 000 Juifs, principalement à Bucarest.

Les émigrants étaient tenus de payer un droit d'émigrer proportionnel à leur fortune et à leur niveau d'études.

Le judaïsme roumain n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir et son drame l'une des pages les plus sombres de l'histoire de l'Europe.

Comprenez vous maintenant que je ne puisse tolérer l'amalgame fait par des médias français entre le sort des Roms et le sort des Juifs ?

Elie Wiesel dans un récent article écrivait : « *il faut être prudent avec le langage, les Roms, on les renvoie en Roumanie, pas à Auschwitz* ».

J.C Nerson

Sources : *Pictorial History of the Jewish People* par Nathan AUSUBEL *Encyclopaedia judaica*

Dîner du CRIF

Le jeudi 31 janvier 2013

Les dîners du CRIF Rhône-Alpes sont toujours empreints d'une grande solennité. La rencontre des Juifs de Lyon, par l'intermédiaire de nos représentants, avec les ministres du gouvernement de la République ainsi qu'avec les instances politiques, civiles et religieuses de notre région sont d'une grande importance. C'est un moment privilégié où nous pouvons dialoguer et nous faire entendre. Les soirées de ces dernières années, organisées par le CRIF Rhône-Alpes, ont toutes été une réussite. En ce qui concerne le dîner du jeudi 31 janvier 2013, nous accueillons Manuel Valls, Ministre de l'Intérieur et de l'Aménagement du Territoire. Je note également comme invitée la présence de Najat Vallaud-Belkacem, Ministre des Droits des femmes, porte-parole du gouvernement. J'ai trouvé que cette soirée revêtait un succès particulier, pourquoi ? La personne qui nous représente, qui accueille le Ministre de l'Intérieur, c'est une femme ! Oui, pour la première fois, une femme, Nicole Bornstein, présidente du CRIF Rhône-Alpes. Et maintenant, je suis troublé par l'ambiance sympathique, l'atmosphère est légère et sérieuse. Nous sommes nombreux les tables sont serrées, la salle est pleine, attentive. J'ai été placé auprès du chef de cabinet du ministre, je le questionne sur sa formation, sa

famille, sa carrière. Nous parlons d'Israël, question : qu'est-ce qui distingue un Juif d'un Israélien ? Amos Oz répond : « *Mes rêves sont israéliens et mes cauchemars sont juifs, mais il n'est pas nécessaire d'être fou pour être sioniste, mais cela aide...* ». Il me demande qui est qui et de lui montrer que dans cette salle tous ont un parent, pour les plus vieux, une mère, un père et pour tous un aïeul qui a été déporté, assassiné. Son regard change, il regarde chacun de nous avec émotion. Nous avons échangé sur les lacunes quant à la transmission de la mémoire constatant que pour qu'un groupe social « se souvienne », il ne suffit pas que les divers membres qui le composent conservent dans leurs esprits les représentations qui concernent le passé ; il faut aussi que les membres les plus âgés ne négligent pas de transmettre ces représentations aux plus jeunes et de leur présenter les actions de l'Amicale des Déportés, nos voyages chaque année, avec les jeunes des lycées, à Auschwitz-Birkenau, emmenés par Benjamin Orenstein matricule B 4416. Pour finir avant la prise de parole de la Présidente, je lui raconte que pendant la guerre du Viêt-Nam, un homme est venu chaque jour devant la Maison Blanche avec une pancarte manifester pour la Paix. Un journaliste lui demande s'il pense que

son action va changer le monde ? Non répondit-il mais je ne veux pas que le monde me change ! Voici les discours, taisons-nous, écoutons... Encore un mot, le temps des femmes est maintenant venu. Non pas parce qu'elles se sont libérées, mais, parce qu'elles ont une culture qui doit faire évoluer la vie et les dispositions de tous. Le sens de la vie donné par les femmes ne s'adresse pas uniquement à la consommation ou au plaisir, elles font un travail quotidien pour abolir les barrières qui séparent artificiellement les gens. La belle idée pour faire évoluer notre société de « conquêtes » est de rassembler ceux qui sont divisés et de réunir ceux qui se sont éparpillés ailleurs. Elles ont conscience d'avoir une vision du monde, de la vie différente. Elles doivent reconstruire une société plus humaine qui ne se base pas sur le pouvoir et l'argent. J'ai bien écouté le premier discours de la présidente du CRIF Rhône-Alpes, Nicole Bornstein. Elle est en train d'inventer une forme d'intervention inédite, où le refus de la politique traditionnelle ne signifie pas l'absence d'une démarche politique. Elle est bouillonnante, curieuse, souvent provocante, c'est une intellectuelle novatrice et modeste qui propose une vraie révolution de la pensée ! Bravo et merci madame la Présidente.

David Barré

**Si vous avez oublié de renouveler votre adhésion,
il est encore temps pour que vive notre amicale. Avec nos remerciements.**

BULLETIN D'ADHESION

Nous avons besoin de vous : votre adhésion est indispensable pour que vive l'Amicale. Faites participer vos amis. Merci

NOM : _____ Prénom : _____

Profession : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville _____

Téléphone : _____ Email _____

Merci d'adresser votre règlement (chèque bancaire : 30€) libellé à l'ordre de :
« Amicale des Anciens Déportés d'Auschwitz-Birkenau et des camps de Haute-Silésie, du Rhône », 32, rue Garibaldi, 69006 Lyon.